

ENJEUX DE LA MANIPULATION DE

L'IMAGE D'UN BIDONVILLE (Pedreira dos Húngaros à Oeiras-Lisbonne)

**Dominique
CROZAT**

Maître de conférences,
Université de Montpellier 3
& UMR 5185 ADES
(CNRS-Universités
Bordeaux 2 et 3)

Mots-clés : Portugal – Lisbonne – représentations – performativité – icône socio-spatiale – bidonville - habitat social - lien social.

Résumé - Ce texte présente une exploration des facteurs immatériels de qualité résidentielle vue à travers la notoriété négative d'un important bidonville de la périphérie de Lisbonne, Pedreira dos Húngaros. La manipulation de cette image due à des violences ethniques anciennes contraste avec la réalité d'une vie sociale assez dense jusqu'aux années 1990. L'étude met en valeur la production extérieure au bidonville d'un discours négatif décalé afin d'accélérer le processus de relogement et implanter à la place des résidences de luxe quitte à déstabiliser durablement la vie sociale et aggraver les problèmes sociaux jusque dans les nouveaux quartiers où réside sa population. Le concept de performativité s'applique bien à ce cas de manipulation de ces images effrayantes, parties prenantes des stratégies des acteurs publics. Elles doivent donc être questionnées en même temps qu'on évalue l'efficacité de la construction de contre-images plus sécurisantes.

Keywords: Portugal – Lisbon – representations – performativity – socio-spatial icon – slum – social environment – social link.

Abstract - This paper intends to investigate the immaterial factors on residential quality through the images produced about a major Lisboan slum, Pedreira dos Húngaros. Some ethnic violence had given to this district a thirty years frightening image: icon of Lisbon urban problems, yet stabilized in the lack of unemployment and calmed down by ethnic homogenization, this neighbourhood has developed until the 90's a quite full-blown social life that hardly contrasts with the discourse held about it. The study focuses on the process of production of an external depreciating discourse contrasting with the reality of places, intending to accelerate the re-housing and location of luxury residences on the site. But this discourse perverts the re-housing process: social life appears as weaker and serious problems (poverty, prostitution, drug...) occur. The concept of performativity well applies to the manipulation of these awful images actively involved in public actor strategies. Thus, we must question these mediated images and assess the efficiency of the production of more reassuring images to value new residences.

Stichworte: Portugal – Lissabon – Repräsentation – Performativität - Sozialräumliche Ikone – Slum - Soziales Umfeld - Soziale Bindung.

Zusammenfassung - Dieser Aufsatz untersucht die immateriellen Faktoren der Wohnqualität anhand der negativen Bekanntheitsgrad eines grossen Slums an der Peripherie von Lissabon, Pedreira dos Húngaros. Die Handhabung dieses Bildes durch ethnisch strukturierte Gewalt kontrastiert mit der Wirklichkeit eines dichten sozialen Lebens bis in die neunziger Jahre. Die Studie bringt die Produktion eines außerhalb des Slums produzierten negativen Diskurses, zum Ausdruck, der zum Ziel hat, den Prozess des Umsiedelns zu beschleunigen und Luxuswohnungen zu errichten. Dies um den Preis einer Destabilisierung des sozialen Lebens und einer Verschlimmerung der sozialen Probleme, welche bis zu den neuen Wohngebieten hineinreichen. Das Konzept der Performativität kann in diesem Fall auf die Handhabung von erschreckenden Bildern angewandt werden, welche in die Strategie der öffentlichen Akteuren eingehen. Sie müssen deshalb gleichzeitig mit der Evaluierung der Effizienz der Konstruktion von Gegenbildern hinterfragt werden.

Cet article présente la synthèse de l'étude d'un bidonville de la périphérie de Lisbonne menée de 1995 à 2003 avec l'objectif de démonter le processus de production d'un système d'images destiné à permettre la réappropriation d'un espace convoité en amplifiant les problèmes sociaux de ce quartier. En créant un bidonville dangereux sur la base d'un événement survenu vingt ans auparavant, cette opération de requalification a pour but de justifier la mise à l'écart de sa population et la désarticulation de la vie sociale du bidonville, jugée gênante. Elle permet la réalisation d'un projet immobilier destiné aux classes moyennes. La maîtrise de la production de l'image des lieux occulte ainsi les enjeux réels (Agier, 1999) et devient déterminante dans la perception tant extérieure qu'intérieure des qualités de l'habitat.

L'ensemble de l'étude présentée ici s'est appuyé sur un positionnement théorique qui insiste sur la notion de performativité. S'il ne s'agit pas ici de présenter en détail sa mise en œuvre, il est cependant possible de poser avant toute chose les grandes lignes de cette approche. En effet, initiant les processus de production des espaces, le rôle performatif¹ des images (Lussault, 2000), leur manipulation (l'instrumentalisation de la peur en particulier) soulignent l'importance des représentations dans le domaine de l'aménagement. L'identité des lieux attribuée de l'extérieur en vient à être assimilée et même assumée par les habitants comme identité individuelle, ce qui permet d'enclencher un phénomène de prophétie auto-réalisatrice. L'expliquer demande de dépasser les représentations pour aborder le vaste champ des processus performatifs. On verra ensuite comment on passe de l'ignorance volontaire d'un quartier littéralement oublié (fig. 3) à une surabondance d'études et rapports (voir la liste des sources utilisées), même si elle n'est pas toujours très visible par ailleurs dans l'exemplification qui suit car le format limité de cet article impose d'être succinct. Ainsi la presse n'est presque jamais citée qui au-delà d'une débauche soudaine d'articles change de ton : on passe de l'indifférence (1992 ; 2 mentions du bidonville²) à la compassion (1993-94 ; 17 mentions) puis à la dénonciation de la dangerosité (1997-98 ; 31 mentions) avant de revenir à une quasi indifférence (2001-2003 ; 5 mentions). Ce travail accompagne le processus de mutation du quartier en amplifiant les problèmes bien réels qui surviennent et contribue à façonner les identités : fin 2002, les dernières cabanes assument le changement en affichant déjà le nouveau nom du quartier, Miraflorès (fig. 6). Ce changement d'identité est complet : on est loin des fières associations de résidents qui, une décennie auparavant, bataillaient avec la municipalité afin d'obtenir le goudronnage des rues ; dans les quartiers de relégation où sont logées les populations, il n'y a plus d'association et un quart des adultes sont alors au chômage.

1-La construction discursive des identités.

1.1. L'approche transactionnelle.

La construction des identités sociales est depuis longtemps étudiée, ce qui permet de disposer d'un riche appareil théorique. Classique, l'approche transactionnelle est un modèle général de

¹ Performativité : « propriété de la parole d'agir sur le monde et de le transformer » (LEVY – LUSSAULT, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, p 704)

² Recension non exhaustive mais représentative effectuée à partir de 6 journaux et hebdomadaires (1992-2000) puis deux journaux (2001-2003).

compréhension de l'identité qui suppose que la relation aux autres permet à l'individu de se définir. Synthétisant Goffman, Habermas et Becker, Erikson propose (1972) de considérer que le processus de socialisation est fondamentalement identitaire : l'identité devient alors « le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions » (Becker, 1963). A la suite de Goffman (1979), les actes d'attribution (désignation externe) sont distingués des actes d'appartenance (expression personnelle). Ils se définissent par rapport à des catégories disponibles socialement : ethniques, institutionnelles, professionnelles, mais aussi plus personnelles, liées au caractère ou tout autre critère générique, etc. L'individu accepte ou refuse les identifications qu'il reçoit des autres dans un processus permanent d'articulation avec ce qu'il reconnaît.

L'attribution par autrui d'une identité induit la création d'une image perverse car susceptible de modifier la construction des identités des populations désignées : pour Becker (1963) l'identité déviante est le produit d'une transaction entre l'identification imposée par autrui et la sous-culture du groupe déviant. Par l'intériorisation de cet étiquetage (labelling), l'individu déviant se définit par son acte, « cause de son statut principal, c'est-à-dire celui par lequel le déviant lui-même se définit et auquel il s'identifie activement (commitment). » (Dubar, 1995). La ségrégation devient alors interaction.

Le terme n'est pas anodin : c'est Goffman qui développe l'idée de stigmatisme pour mettre en situation la question de l'aliénation dans son sens le plus complet, de la honte nécessairement sociale, de l'intériorisation du regard d'autrui ; Bourdieu parlera plus tard de violence symbolique avec un contenu proche. Mais la logique répressive adoptée par Foucault (1975) va masquer cette approche en insistant exclusivement sur l'idée d'intériorisation du pouvoir. Pourtant, il semble difficile de comprendre la notion de closet (Brown, 2000), le réduit, si on ne tient pas compte de ce double regard et de l'importance de cette intériorisation, de la dégradation du regard de l'individu sur lui-même sous l'influence de ce même jeu de pouvoir que démonte Foucault. Car c'est cette intériorisation qui rend la performativité possible.

Dans un second temps, cette transaction permet en effet de rendre réellement opérationnel le modèle assez flou de la prophétie auto-réalisatrice (self-fulfilling prophecy) de Merton (1965) selon lequel l'image de l'individu, du lieu, du groupe finit par modeler son identité et induit des comportements qui vont dans le sens de cette désignation. On fait par ailleurs l'hypothèse de l'importance de ces processus dans la production de lieux stigmatisés (Staszak, 1999).

On peut ainsi relire Chignier-Ribouillon (2000) et retrouver l'ensemble de ces processus. Il met en valeur trois populations productrices de discours sur la banlieue française :

- Les populations extérieures au site le connaissent mal, mais se montrent particulièrement catégoriques tout en produisant les stéréotypes. Il s'agit de la population des autres quartiers de la ville et des acteurs publics bénéficiant d'importants moyens de diffusion de ce discours (élus, journalistes, promoteurs immobiliers). Ainsi, très médiatisées par les pouvoirs publics car elles permettent de pallier une intervention sociale insuffisante, les spectaculaires bien que souvent inefficaces grandes opérations policières participent à la construction de ces images négatives.

- Les populations résidant sur le site qui souhaiteraient le quitter, mais ne le peuvent pas, bénéficient d'une information de première main, pourtant leur discours évolue dans le temps et se

radicalise sous l'influence des stéréotypes diffusés par le premier groupe. On assiste donc à une dégradation de la qualité des représentations proposées.

-Les populations dites "à risque" visées par les deux discours négatifs précédents : il s'agit généralement de jeunes garçons issus de l'immigration mais nés en France. Ils se sentent rejetés et veulent en même temps développer une valorisation d'eux-mêmes propre aux adolescents : ils adoptent donc et amplifient par défi des comportements qui correspondent à la caricature que l'on fait d'eux. En France, ils s'affirment comme la Caïera (verlan pour racaille) : la performance fonctionne totalement³

Il importe donc de s'intéresser à la performativité, outil qui systématise la lecture discursive de ces processus.

1.2. La performativité.

Classiquement envisagée comme « la propriété de la parole d'agir sur le monde et de le transformer » (Mondada, 2003), le propos est élargi à une « économie sémiotique [qui] rassemble sous une même bannière tous les signes émis ou diffusés par les acteurs d'un ensemble pratique ou/et d'une situation dans le cours de son fonctionnement » (Lussault, 2000) : il est nécessaire de prendre en compte l'ensemble des pratiques spatialisées (Crozat, 2004), un domaine que « la recherche géographique a sans doute encore trop peu investi » (Lussault, 2000). Dans le monde anglo-saxon, ce concept a été adopté plus rapidement qu'en France et, par sa fécondité, contribue à un renouvellement majeur de la discipline (Nash, 2000 ; Lorimer, 2005).

De fait, à partir des travaux pionniers d'Austin (1991 [1961]) et Derrida (1972), c'est Judith Butler qui introduit la notion à travers les études de genres en montrant comment les relations de pouvoir hommes-femmes sont construites par le discours. Pour Butler (1990) le concept de performativité est une entrée vers une compréhension des positionnements et des identités incorporées (à tous les sens du terme) en repensant les relations entre les structures sociales et l'action individuelle. En mettant en valeur le caractère social de la construction des genres, cela ruine définitivement les discours essentialistes simplets qui les posent comme des catégories a priori (Butler, 1997). Son analyse permet en effet à l'action sociale d'échapper au déterminisme des superstructures, le patriarcat par exemple (Walby, 1990). Elle insiste plutôt sur une « interpellation éthérée » (Brown, 2000), référence rémanente du genre et de la sexualité, plus que sur l'action d'agents dans des contextes et performances spécifiques.

Ce mouvement permet à Judith Butler de relier l'être et l'agir : la structure socio-spatiale et l'action humaine sont mutuellement constituées. Elle montre que les hommes et les femmes apprennent à performer les différentes formes de pratiques sociales sexuées qui ainsi deviennent des actions de routine au point d'apparaître comme naturelles. En effet, la répétition d'actes sexués en apparence anodins et limités hors de leur contexte contribue à les naturaliser au moyen de la performance.

On peut comprendre ainsi les phénomènes de stigmatisation des ensembles d'habitat social lisboètes analysés par Costa Pinto et Gonçalves (2000 et 2001). En effet, dès l'origine, les opérations de relogements depuis les bidonvilles renforcent l'affichage de la différence de ces populations ; seuls les moins pauvres parviennent à quitter ces ensembles à fort pouvoir stigmatisant. Les autres, dont une très

³ Le phénomène n'est pas nouveau : Michelle Perrot (1991) met ainsi en valeur l'importance des mêmes deux premiers discours dans l'invention de la banlieue Parisienne au moment où Haussmann rénove le centre de la ville et s'efforce d'en expulser une population ouvrière peu valorisante. Dubois (1989) retrouve les trois niveaux de discours dans la création des différents voyous, des apaches aux blousons noirs, qui peuplent l'imaginaire parisien pendant l'essentiel du XXème siècle.

nette majorité d'étrangers d'origine PALOP⁴, de retraités du Portugal continental nantis d'une faible pension ou de retornados⁵, restent dans les relogements. C'est une nouvelle façon de ségréguer (Barata Salgueiro, 1997), finalement aussi efficace que les cadres anciens du bidonville...

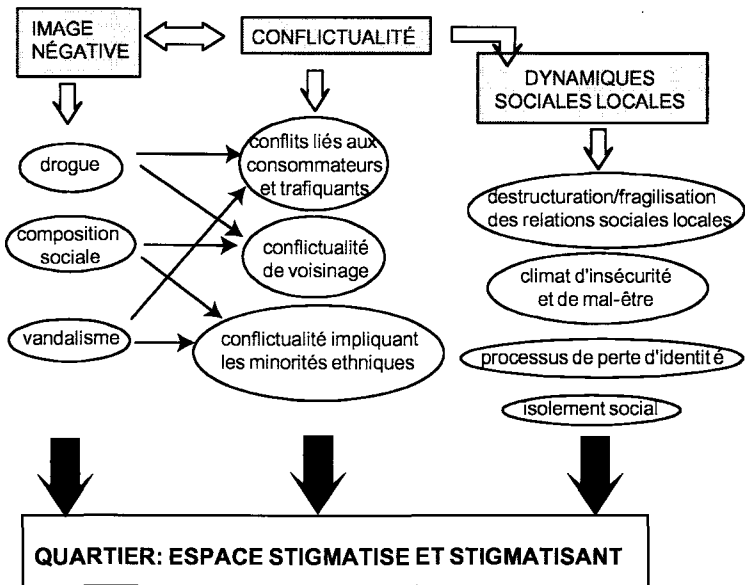
Surtout, s'y concentre un certain nombre de problèmes qui prennent de l'ampleur dans l'ensemble des villes du pays : jusqu'aux années 1990, le commerce de la drogue est relativement rare dans les bidonvilles comme partout dans le pays. Il s'est répandu dans des quartiers en situation de transition, certains bidonvilles en particulier. Mais ils sont alors rasés ; fort logiquement, on voit donc ces trafics, en particulier celui du crack, s'installer surtout dans d'autres quartiers, y compris ces nouveaux ensembles d'habitat social fragilisés au même moment par l'extension rapide du chômage.

Jointes au développement du racisme auquel sont particulièrement sensibles les enfants de l'immigration nés au Portugal, ces évolutions rendent souvent ces quartiers socialement explosifs alors qu'ils sont à peine terminés : délinquance, drogue, soupçon de séropositivité, prostitution n'y sont pas rares, même si, d'un site à l'autre, les situations sont très contrastées (Barata Salgueiro, 1997 ; Costa Pinto et Gonçalves, 2000 et 2001).

La réalité de ces nouveaux ensembles résidentiels est souvent plus proche de celle que l'on a instrumentalisée au sujet des bidonvilles. Dans le cas, assez fréquent⁶, de Pedreira dos Húngaros, on se retrouve dans une situation de permanente inversion : on effraie avec une description noire, qui finit par se réaliser surtout lorsque la destruction incomplète déstabilise les systèmes spatiaux existants et qui se perpétue pour des raisons externes dans une partie des relogements. Ainsi, le traitement social de l'habitat a paradoxalement pour résultat d'accélérer la déstabilisation des relations sociales (fig. 1).

Ce rôle des images identitaires impose de les définir pour étudier les modalités de leur action.

Figure n° 1 - Articulation entre images négatives, conflictualité et insécurité ; leurs conséquences sur les dynamiques sociales locales.



d'après Costa Pinto et Gonçalves, 2000

⁴ PALOP : immigrés venus des anciennes colonies lusophones d'Afrique (majoritairement le Cap-Vert) ou Timor.

⁵ Rapatriés (1974-76) des anciennes colonies : plus de la moitié des 500 000 retornados se sont installés dans l'agglomération de Lisbonne où ils représentent près de 10% de la population.

⁶ A proximité, sur les rives du Tage, Pedrouços, par exemple, est dans une situation similaire.

2. L'absolue réalité de l'icône.

2.1. De l'image à l'icône.

Ces éléments conduisent à s'intéresser à la question de l'image. On considère classiquement que la représentation génère de l'image, produit visuel ou mental qui figure l'objet mais ne le copie jamais. Son autonomie constitue le point d'entrée des auteurs attentifs à la lecture de ce décalage entre réel et image, voire la remise en cause de l'idée même de réel, saisi par son image : derrière l'idée d'un « système de signes non verbal qui représente quelque chose » (Lussault, 2003), il faut envisager une relation plus complexe entre le monde et sa représentation, la capacité de l'image à instituer, inventer le monde. Elle possède un pouvoir sur le monde par sa capacité à configurer l'action, par exemple le pouvoir inducteur des SIG. Au-delà de sa dimension visuelle, il faut cependant pousser plus loin et s'efforcer d'aborder dans un même élan image, imaginaire (Debarbieux, 1992 ; Lussault, 1998) et pouvoir pour considérer l'image comme un « système de signes qui médiatise le rapport de l'individu au monde » (Lussault, 2003). L'image devient alors récit de l'expérience de l'individu ; elle est un élément du discours.

Intéressant par son caractère peu normatif, le relativisme narratif introduit par Derrida permet de relire tout produit de l'activité humaine⁷ comme un récit enchâssé dans une vaste structure narrative. Cela permet de reconsidérer avec circonspection et méthode⁸ l'ensemble des activités humaines. Pour Derrida, derrière le signe ou impossible adéquation du mot à la chose, se profile un monde de la métaphore : la vérité est nécessairement métaphore. Toute désignation est donc intégrée dans cette structure de la différence, aussi ce rôle métaphorique la rend automatiquement performative. L'image est nécessairement action dès qu'elle figure.

Mais le terme le plus approprié serait alors icône. De fait, à l'usage, celui-ci peut aussi bien être utilisé pour désigner un référent visuel codifié et standardisé (le panneau routier par exemple) que l'autonomie acquise par une image qui ainsi devient capable de performer en toute indépendance du réel dont elle provient : à un premier niveau, sur mon ordinateur, c'est la Vénus qui signale, mais aussi connecte à Adobe Illustrator complètement déconnectée par contre de l'original de Botticelli... Au-delà, c'est l'accès à l'hyper-réel, production très concrète mais virtualisée, car elle ne réfère plus qu'à des représentations, voire des représentations de représentations.

Cette confusion dans l'emploi des deux termes les rend souvent interchangeables dans le discours commun mais aussi scientifique. Nous les retenons donc comme équivalents en restant conscients d'une nuance : même si l'image correspond parfaitement à ces éléments, l'icône réfère explicitement à l'idée d'une autonomie par rapport au réel qui la fonde plus ou moins directement mais aussi induit nécessairement l'idée d'une action sur le monde puisqu'elle le médiatise. A ce titre, le processus de transformation en icône ne s'achève qu'après la disparition du bidonville avec le changement de nom du

⁷ Derrière cette expression on doit donc entendre aussi bien le discours scientifique ou philosophique visé à l'origine que le discours commun des acteurs et individus jusqu'à leurs pratiques dans le sens où elles sont considérées comme situées, ce qui impose de questionner le rôle majeur du contexte. L'intérêt et la plasticité de cette approche est son refus de distinguer casuistiquement théorie, méthode et matériel : « La théorie est elle-même une pratique, autant que son objet. Elle n'est pas plus abstraite que son objet. » (Deleuze, Parnet, 1996)

⁸ C'est finalement le sens de la déconstruction.

quartier. Sa nécessité est bien la preuve que l'image ainsi construite et qui est associée à Pedreira dos Húngaros a une action trop efficace.

Mais ce rapport permanent à l'action n'est pas nécessairement toujours revendiqué : la mise au repos suivi d'activations fait passer d'un statut à l'autre sans changement de nature. Pour qui suit Derrida, la question ne se pose même pas ; il faut les supposer toujours équivalents : la forme (carte, photo, article de journal ou slogan publicitaire) importe peu ; seule compte la capacité performative qui les sous-tend : tout devient icône.

On mesure l'intérêt de cette approche alors que la réflexion sur les relations entre acteurs et aménagements demande à être enrichie à partir de rares prémisses (Lussault, 1993 ; Söderström, 2000). On peut donc envisager une re-lecture stimulante des processus de construction des savoirs sur le monde pour sortir de l'impasse des rapports entre l'action et la représentation et diversifier les objets recouverts par le terme générique de représentation.

2.2. Dépasser la représentation.

Inspiré par Benjamin, de Certeau, Foucault, Deleuze et Guattari, Thrift (1996) propose de lier performativité et pratiques individuelles, jusqu'aux plus intimes (Pile et Thrift, 1995), dans une « nonrepresentational theory » ou « theory of practices ». Parler de dépassement de la représentation peut sembler préférable (Lorimer, 2005). Les pratiques sont des présentations performatives, des mises en spectacles, des manifestations d'une identité du quotidien. Nous ne cessons d'évoluer dans des situations de décentrement, nous jouons nos propres sujets au travers de situations qui sont toujours relationnelles, référées aux codes spécifiques des lieux ; la réinterprétation infinie de ces codes permet de se situer avec précision et actualité dans un monde en mouvement permanent.

Cette capacité d'actualisation tient à la compréhension tacite, une intelligence pratique du monde que soulignent Deleuze et Guattari (1981). Cette ruse (De Certeau, 1980 ; Di Méo, 1996), cet art diabolique (Doel, 2000) est l'expérience du monde construite et mise en œuvre par les pratiques. « Ce dépassement des seules approches textuelles, des images, des discours part de la déconstruction des représentations afin d'y explorer le non représentationnel » (Thrift, 1999). Ainsi, le jeu des discours et pratiques est susceptible de changer le sens d'un lieu. C'est notre sens du réel car il convient de le comprendre comme une pensée en action, « une présentation plutôt qu'une représentation » (Thrift, 1999, 96) ; être devient ainsi une manière d'être, les pratiques racontent l'être profond des individus : habitus de Bourdieu ; Erlebnis, substrat de l'expérience vécue, de Wittgenstein (Chauviré, 2004). « Tout dire est un faire social » (Lussault, 2000).

C'est ainsi qu'il est possible de comprendre, à partir d'un cas très classique d'expropriation de populations pauvres pour installer à leur place des familles des classes moyennes comment les modalités d'évolution de l'action publique passent de la négation de ces populations pauvres à la stigmatisation, puisqu'il faut en reconnaître l'existence. L'efficacité de la manipulation de ces images permet de réussir à apparaître moralement irréprochable alors qu'il s'agit de favoriser une opération immobilière. Au final, la mise en œuvre d'une politique d'habitat social de grande ampleur se révèle ségrégative.

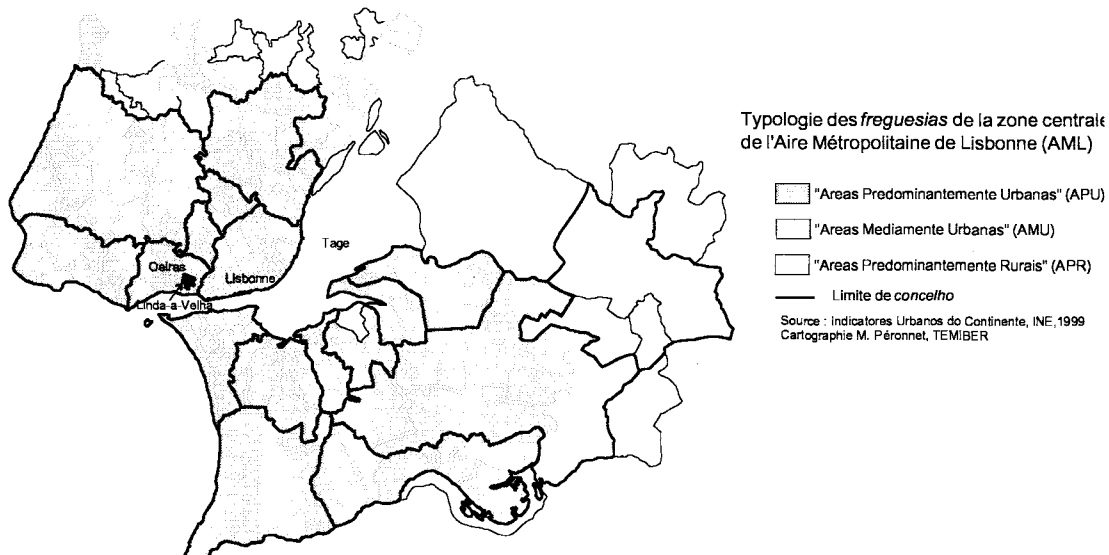
Avant d'en aborder la présentation, répétons l'avertissement liminaire : dans les lignes qui suivent, il n'est pas envisagé d'entrer dans le détail de l'exemplification, la mise en contexte est privilégiée.

3. Pedreira dos Húngaros.

3.1. L'invention de la carrière des Hongrois.

Situé sur la freguesia de Linda-a-Velha dans le concelho (ou commune) d'Oeiras, en périphérie Ouest de Lisbonne (fig. 2), ce quartier de barraques installé à partir de 1953 dans une ancienne carrière appartenait alors à une immigrée d'origine hongroise. Le terme de barraca est utilisé au Portugal pour désigner une habitation précaire illégale, construite « à partir de matériaux vieux et usagés, généralement en bois, avec un caractère précaire, sur des terrains publics ou loués à des particuliers, constituant ce que familièrement on nomme les quartiers de planches (bairros de latas)» (de Matos, 1990). La précision médiocre de leurs recensements par l'INE (Instituto Nacional Estatístico) traduit alors la volonté de nier le problème (Crozat, 1998). Leur mise en spectacle dans les données du PER (Plano Especial de Realojamento, 1993) a induit une amélioration des données de l'INE en 2001. Employé au pluriel, le terme désigne un bidonville : même sous-estimés, en 1985 ils couvraient «près de 150 km² et hébergeaient près de 300 000 personnes dans l'Aire Métropolitaine de Lisbonne » (Daveau, 1989). Les plus grands (dont Pedreira dos Húngaros) se repèrent aisément (fig. 4) mais la majorité des bairros de latas est de taille réduite, insérée sur de petites friches, des terres-pleins routiers, parfois même à l'intérieur de propriétés closes de murs.

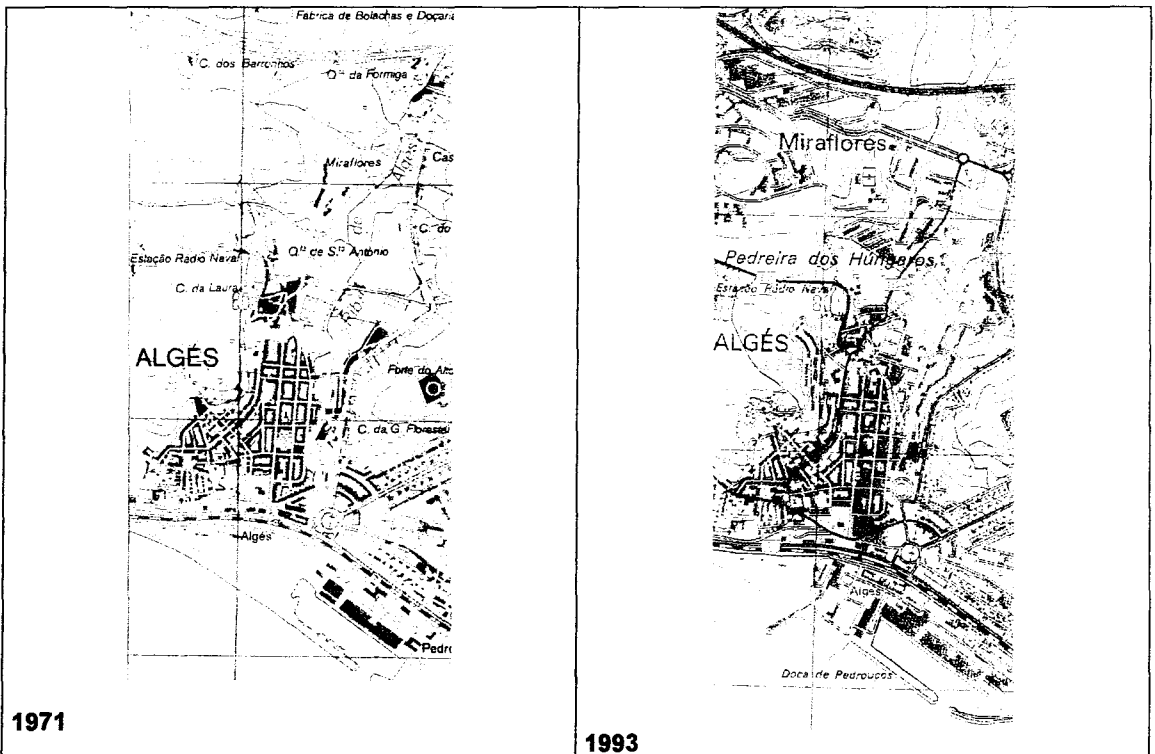
Figure n° 2 - Un bidonville de la première couronne périurbaine de Lisbonne.



D'abord peuplé de migrants venus des campagnes de l'Alentejo, le bidonville devient important lorsqu'au début des années 1960 des gitans y installent un grand campement sous tente. Vers la fin de la décennie, les capverdiens commencent à l'investir. Jusqu'en 1975, ils deviennent majoritaires, rachètent tentes et emplacements aux gitans qui développent un marché immobilier prospère. Ces mutations et l'accroissement des enjeux fonciers engendrent alors une guerre ethnique pour le contrôle du quartier ; elle culmine avec l'assassinat d'un capverdien par un gitan suivi en représailles de l'incendie de baraques de gitans ; apeurés, la plupart de ces derniers quittent le quartier.

Ces conflits fonciers à expression ethnique consacrent le contrôle des capverdiens en même temps qu'ils contribuent à créer une image de quartier repoussoir. Avec trois ou quatre bidonvilles considérés comme représentatifs des problèmes urbanistiques de la métropole, il est cité dans la plupart des études. Au début des années 1990, il apparaît dans le discours négatif des autorités et suscite la visite régulière des journalistes alors que la presse nationale et les télévisions s'installent à proximité dans le nord-est d'Oeiras.

Figure n° 3 - La négation officielle du bidonville.



Source : Services de cartographie de l'armée portugaise. Réduction à 85% de la carte au 1/50 000°

Cette négation du quartier est permanente : près de vingt ans après sa fondation, il n'apparaît pas sur la carte topographique de 1971 (fig. 3). En 1993, à son apogée, il n'existe que par son nom, étalé sur un espace beaucoup plus vaste ; la zone où s'étend le bidonville est laissée en blanc malgré plusieurs

bâtiments en dur (fig. 4 et 5) et la consolidation en brique et béton d'une petite moitié des cabanes. Cette négation s'étend aussi à la vie sociale du quartier, déconnectée des clichés qui circulent à son sujet.

3.2. Un quartier de baraques fortement structuré.

En 1993, Pedreira dos Húngaros atteint sa plus grande extension (fig. 4) avec 2362 habitants (55 % de capverdiens, 38 % de portugais). Leurs 578 baraques représentent 18,3 % de celles de l'ensemble du concelho d'Oeiras.

Figure n° 4 - Pedreira dos Húngaros à son extension maximale.



Source : *Camara Municipal de Oeiras*, 1998, Ortho-photo plan (<en ligne> http://www.cm-oeiras.pt/Fototeca/Ortos/FotoOrtos_43.htm, consulté le 25 juin 2004). Les noms sont insérés par mes soins.

Le quartier apparaît stabilisé dans la précarité avec une durée moyenne de séjour de près de 13 ans soit le double d'autres bidonvilles étudiés à Amadora ou Almada. Cette longue durée est typique des bidonvilles en cours de consolidation (De Matos, 1990 ; Le Guédard 1996). L'apaisement par l'uniformisation ethnique est trompeur : bien que le quartier soit considéré comme capverdien, un tiers de sa population a une autre origine, essentiellement portugaise du continent (alentejanos) et retornados. La référence à l'immigré est la plus courante et, en faisant appel au racisme latent, constitue un élément de la construction de l'icône. Par contre, en présentant ses réalisations (Justino et De Castro, 1997), la Câmara Municipal insiste sur les portugais dans les photos utilisées ; c'est logique puisque l'attribution de logements dans les programmes de relogement antérieurs au PER les a nettement favorisés.

Dans les années 1980 et 1990, une vie sociale dense contraste avec le discours qui est tenu hors du quartier. Ainsi alors qu'on insiste à souhait sur le délabrement (bien réel) de l'habitat, le démarrage du mouvement de consolidation des cabanes y suscite un débat : faut-il laisser l'initiative individuelle continuer cette amélioration, avec les inégalités que cela suppose selon les trajectoires de vie, ou au

contraire concentrer les énergies afin de faire pression sur les pouvoirs publics, essentiellement la municipalité, afin d'obtenir une réhabilitation complète du quartier ? En 1990, celle-ci accepte de bitumer les deux principales voies qui traversent le bidonville.

Surtout, plus riche et volontaire dans un domaine qui suscite depuis longtemps une indifférence généralisée (Ferreira, 1988), Oeiras se distingue des autres concelhos par une action précoce et efficace en faveur du logement précaire : entre 1985 et 1993, la moitié des 5000 baraques de la commune est remplacée par des appartements sociaux. Mais Pedreira dos Húngaros effraie et reste à l'écart : l'action de la municipalité se limite à empêcher toute tentative de consolider l'habitat par des constructions en dur : certains racontent avoir dû reconstruire leur baraque à trois reprises (Machado, 2000).

La vie à la Pedreira n'est pas facile : les habitants parlent surtout de l'humidité hivernale et des rats. Régulièrement, des battues sont organisées par les habitants. L'approvisionnement en eau pose problème jusqu'à l'installation d'une dizaine de points d'alimentation à la fin des années 1980 qui deviennent alors un des lieux de sociabilité du quartier.

La vie du quartier est dominée par les associations capverdiennes, en particulier l'association d'habitants à l'origine du Centre Social (avec une halte-garderie et des locaux associatifs installés dans d'anciens baraquements de chantier) et la puissante Associação Cultural e Desportiva de Pedreira dos Húngaros qui compte jusqu'à six équipes de hand-ball et football, des groupes musicaux (funana, batuque) ou de danse. Elle organise aussi des voyages au Cap-Vert pour les jeunes nés au Portugal et se positionne comme représentante des immigrés capverdiens dans diverses manifestations d'envergure nationale mais également auprès du HCR (Haut Commissariat aux Réfugiés).

Les Portugais ont leurs associations, plus petites, qui regroupent les habitants selon leur origine : les Alentejanos sont les plus nombreux, mais les Luandeses ou Os do Limpopo regroupent les retornados selon leurs anciennes colonies de départ. A vocation festive après la phase d'auto-construction, l'influence des associations de portugais se révèle également déterminante pour obtenir la nomination des assistantes sociales et institutrices du quartier.

Il semble que, de manière discrète et difficile à appréhender, ces associations aient aussi à l'occasion joué un rôle de police dans la régulation de la vie du quartier : des témoignages concordants laissent supposer qu'elles ont à plusieurs reprises vivement incité au départ des résidents jugés indésirables du fait de leurs activités (recol d'objet volés et, après le développement de ce marché au Portugal, vente de drogue).

La vie sociale est aussi structurée par deux types de liens moins visibles mais très forts. Les plus importants sont les liens familiaux ; rares sont les ménages esseulés surtout si on tient compte chez les capverdiens de la définition lignagère de la famille : cousines et belles-sœurs sont considérées comme sœurs. Chez les aletejanos, la (fausse) légende du quartier raconte que deux familles seulement sont à l'origine du bidonville. Beaucoup d'auteurs insistent sur l'entraide dans ces quartiers (De Matos, 1990 ; Ferrand-Bechmann, 1992 ; White, 2002). Celle-ci passe surtout par les liens territorialisés qui structurent des quartiers d'origine géographique homogène : la plupart des habitants viennent de l'île de São Sebastião au Cap-Vert et la région de Serpa en Alentejo.

Ces liens sont relayés par un réseau de commerces installés dans le bidonville, en particulier des cafés. Lieux de palabres repérables dans les ruelles à leurs entrées couvertes pour s'y rencontrer toute

l'année, ils sont complétés par les trois places qui jouèrent un rôle majeur de rassemblement jusqu'à la destruction définitive du bidonville. A la fin de l'année 2002, alors qu'il ne reste qu'une vingtaine de baraques, la dernière place (fig. 6) est présentée comme « centro da cidade » par un des ultimes habitants.

Les Eglises sont aussi très présentes : le développement des Eglises nord-américaines (en particulier les témoins de Jéhovah) a amené les ordres religieux d'obédience romaine à s'implanter dans le quartier dès les années 1970. L'ordre du Sacré-Cœur fut le plus actif et a soutenu la mise en place d'une fête de quartier autour de la procession en l'honneur de Notre-Dame de la Paix, chaque premier dimanche d'octobre. Elle rassemble l'ensemble de la population et permet le développement d'une identité propre aux différents quartiers, y compris celui des alentejanos aux maisons blanchies à la chaux. Elle est suivie de festivités plus profanes (repas et bals) qui durent tout le week-end à l'époque où la procession connaît sa plus grande affluence, au milieu des années 1990, bien que l'ambiance dans le bidonville soit déjà à la crise après l'annonce de sa démolition.

3.3. L'éradication d'une icône.

Avec le PER (Programa Especial de Realojamento), ce quartier devient un des objectifs prioritaires des pouvoirs publics. Longtemps, la seule étude universitaire sérieuse sur l'habitat précaire est demeurée celle de Teresa Barata Salgueiro (1971 mais publiée en 1977). A la même époque, l'émotion publique provoquée par la catastrophe de la Brandoa⁹ retombe vite : acteurs publics et journalistes l'ignorent. Il faut un événement de même type (Lar Formosa) vingt ans plus tard pour que la situation de l'habitat apparaisse scandaleusement grave alors qu'on l'avait toujours niée. Cela suscite une compétition d'initiatives publiques qui aboutit au lancement du PER : politiques comme journalistes insistent sur la dangerosité de ces quartiers, les risques sanitaires, la déliquescence sociale et morale de leurs populations avec des envolées lyriques dignes de Zola ou Dickens. On joue beaucoup sur les images spectaculaires comme celle diffusée de multiples fois, du linge des habitants de Sacavem séchant sur les rails de sécurité de l'autoroute A1. Les cas les plus dramatiques sont systématiquement mis en exergue. En 1995, les journaux télévisés montrent le visage décomposé du commissaire européen Martin Brangemann qui vient de visiter Casal Ventoso (Lisbonne) où les cabanes abandonnées par les premiers relogés ont été colonisées par les dealers et leurs clients assidus. A ses côtés le maire de Lisbonne, aujourd'hui Président de la République, semble plutôt satisfait d'avoir ainsi assuré les financements européens qu'il réclamait...

L'explosion du commerce de la drogue dans l'ensemble de l'agglomération est, à cette époque, particulièrement étudiée dans les bidonvilles sans que le même intérêt se porte sur d'autres espaces sensibles. Il est certain qu'à la fin des années 1990, la déstabilisation des systèmes spatiaux provoquée par les premières opérations de relogement concentre les populations à problème dans les derniers bidonvilles. Les immigrants illégaux en particulier ne peuvent accéder au relogement.

Surtout, s'emmêlent des préoccupations hétéroclites : on parle d'éradication, terme fort et ambigu, mais le souci du bien-être de la population apparaît comme un prétexte alors qu'on veut dégager

⁹ Alors à Oeiras, concelho d'Amadora depuis 1979. Effondrement d'un immeuble collectif construit sans autorisation ni respect des normes légales.

des terrains destinés aux nouveaux axes de communication (bidonville de Fontainhas à Amadora pour compléter le second périphérique, le CRIL), récupérer des terrains bien placés pour la construction d'immeubles de luxe (Pedreira dos Húngaros, orienté au sud avec vue dominante sur le Tage), ou la revalorisation du prestige de la commune (à Cascais et surtout Oeiras).

Le PER doit supprimer toutes les barracas des aires métropolitaines de Lisbonne et Porto d'ici 2005. Entre 30 et 40 000 logements, soit plus de 3 % du nombre total, et 110 000 personnes sont concernés : 4,75 % des logements (plus de 11 000) à Lisbonne voire 5,8 % à Amadora et 6,4 % à Oeiras. Les Câmaras Municipais contrôlent la réalisation du plan : elles ont la responsabilité de la planification, de la démolition des barracas, de la construction des nouveaux logements et de leur gestion jusqu'à l'accession des relogés à la pleine propriété ou, plus souvent, la location.

Evitons de croire naïvement tous les problèmes résolus (Crozat, 2005) : la réalité sociale des populations concernées reste difficile. Les délais initiaux n'ont pas été tenus, seuls 70% des logements promis ont été construits et le programme PER est abandonné¹⁰. Le plus préoccupant tient à la permanence des implantations, certes moins nombreuses et plus diffuses, sur d'anciens bidonvilles ou de nouveaux sites. Rares à Oeiras, il est impossible de les évaluer.

Par ailleurs, privilégier l'habitat collectif renforce la ceinture de grands ensembles à population pauvre sur la première couronne de Lisbonne. Moindre que le ne laissent supposer certaines études (Malheiros, 98), puisqu'à Oeiras plus de la moitié des relogés du PER sont portugais, l'ethnisation de ces quartiers est néanmoins une réalité très marquée qui s'accroît puisque les premières réalisations (1985-1996, avant le PER) comportaient 60 à 80% de portugais. Enfin, après l'enthousiasme des débuts, le sujet intéresse moins médias et politiques, bien que les élus persévérants en aient retiré un prestige propre à favoriser leur carrière¹¹. Pourtant, dès le lancement du projet, certains (Guerra, 1994; 1997; Barata Salgueiro, 1997) dénonçaient un traitement technique des problèmes loin des préoccupations concernant l'environnement social.

Malgré un cadre réglementaire souple, rares sont les innovations : l'encadrement et le financement de l'auto-reconstruction de leur cabane par les populations sont souvent évoqués mais rares. D'un coût moindre que la rénovation et susceptible de susciter des projets collectifs intéressants (Le Guédard, 1996), ce type de solution est fréquent au Portugal jusqu'aux années 1980, sous l'impulsion des nombreuses coopératives immobilières (Barreiros Mateus, 2001).

¹⁰ Le PER est doublé d'un programme plus ancien (Accordos de Collobranças) qui se perpétue mais est modifié depuis 2004 sur des bases individuelles (aide au ménage plutôt qu'au quartier) et vise surtout la réhabilitation des centres villes dégradés. De plus, ce programme est un partenariat où l'Etat appuie les projets d'un montant équivalent à celui apporté par les concelhos ; ce qui suppose de ces derniers une volonté d'action publique et des moyens.

¹¹ De 2001 à 2005, Isaltino Morais, Presidente da Câmara municipal (maire) de Oeiras est Ministre de la ville, de l'aménagement du territoire et de l'environnement. David Justino, vereador de habitação d'Oeiras à l'origine de la politique de rénovation des 5000 barracas de la ville entre 1985 et 2002, est Ministre de l'Education.

**Figure n° 5 - Le plan de relogement de la Câmara Municipal d'Oeiras :
tardif et moins rapide que prévu.**



Source: Câmara Municipal d'Oeiras

Mais l'heure n'est plus à l'exaltation des projets collectifs d'habitants même lorsque un projet alternatif existe comme à Pedreira dos Húngaros (Machado, 2000) : lors de sa présentation, le responsable municipal de l'urbanisme a expliqué que le quartier n'est pas réhabilitable car "il est devenu une icône". En réalité, durant la phase de concertation (1997), une partie des habitants y était également hostile. Mais les conditions de cette concertation sont discutables puisque celle-ci est engagée alors que les zones A, B et C visibles sur la figure 5 sont déjà détruites afin d'y construire des voiries (A et B) et un ensemble de logements sociaux (C). En 1999, au début des travaux, 60% de la population de Pedreira dos Húngaros avaient déjà été relogés.

Surtout, la mairie n'a jamais eu l'intention de privilégier deux des trois solutions proposées : l'auto-reconstruction et la réhabilitation. Le terrain appartenait depuis vingt ans à une importante entreprise immobilière. Avant le lancement du plan et la concertation en question, sa valorisation importante suscita un procès suivi d'un accord avec la mairie d'Oeiras : cette dernière s'engageait à reloger les habitants, à réaliser un plan d'urbanisation du quartier (le projet Almarjão) contre le versement par le promoteur d'une partie des plus-values réalisées, destinées à compléter le financement du programme de relogement.

Démarré officiellement en août 1999 le plan de relogement se heurta à des délais de livraison des nouvelles réalisations (en majorité situées dans un rayon de 5 km autour du bidonville) et surtout au maintien d'une population encore résidente non recensée car, pour l'essentiel immigrante illégale. Il semble également que de nouveaux habitants se soient installés après les premiers départs afin de bénéficier des meilleures cabanes. Ce qui devait être un projet rapide et efficace traîne en longueur : il faut attendre l'hiver 2002-2003 pour que le site soit complètement évacué.

4. Conclusion : ségréguer de manière rationnelle et efficace.

La population de Pedreira dos Húngaros est éparpillée dans sept ensembles neufs de la commune.

Demeure une nostalgie du quartier : en 2000, la procession de Notre-Dame a rassemblé près de 5000 personnes quand la population résidente était tombée à moins d'un millier d'habitants. Mais la fête, comme les associations du quartier ont disparu avec les dernières baraques. Elles ne se sont pas adaptées aux nouveaux quartiers et à la diversité de leur population : les habitants de chaque nouvel ensemble de relogement d'Oeiras viennent d'une dizaine de quartiers, dont trois ou quatre dominant.

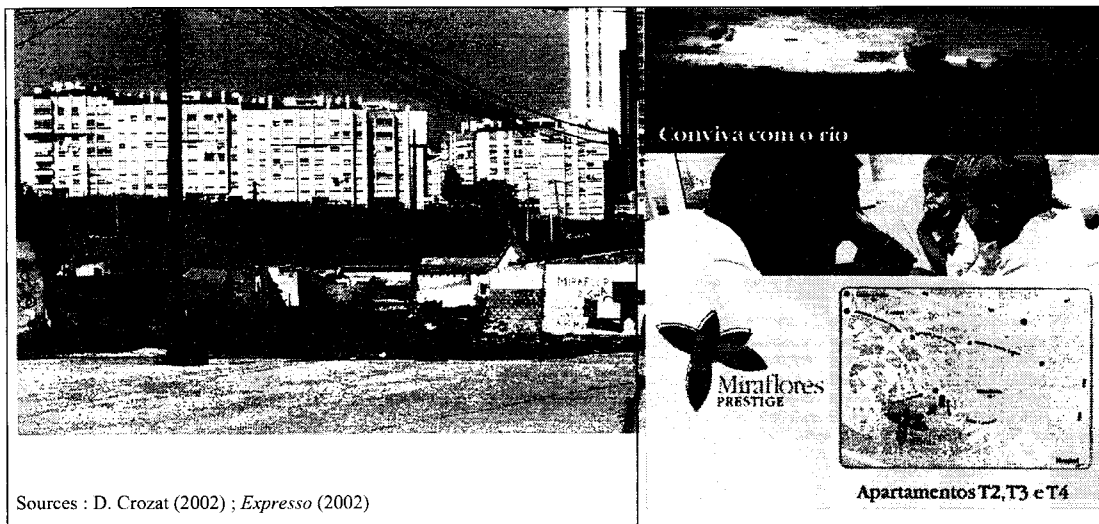
Cette politique de brassage des populations des anciens bidonvilles est systématisée à Oeiras. La municipalité la justifie par le souci de favoriser la mixité sociale et ethnique. Mais l'argument ne tient pas : tous les habitants de ces nouveaux quartiers sont pauvres, la plupart viennent de bidonvilles : comment parler de mixité sociale ? Enfin, la diversification ethnique est difficile à invoquer. A Oeiras, portugais et caps-verdiens représentent plus de 90% de l'ensemble des populations relogées. On tient donc bien à casser les solidarités créées dans les bidonvilles les plus cohérents, souvent renforcées durant la phase qui précède le relogement (Barata Salgueiro, 1997 ; Firmino da Costa, 1999).

Ainsi ce quartier qui avait surmonté une partie de ses fragilités en initiant un processus de territorialisation est déstabilisé par la production d'un discours performatif extérieur : l'éradication annoncée est celle du groupe territorial plus que celle des baraques. Bien sûr, le niveau d'efficacité de ce processus de performance est en rapport avec le « statut de l'énonciateur, sa légitimité à faire et à dire » (Lussault, 2000). En général, les producteurs du discours performatif stigmatisant bénéficient d'un accès privilégié et/ou contrôlent les médias de diffusion influents : politiques locaux, grands groupes immobiliers. Ici, les acteurs publics ont d'abord déstabilisé les systèmes sociaux existants (reprise du discours rappelant l'assassinat du cap verdien, effet d'annonce du PER puis dispersion des populations). Ensuite, ils ont contribué à renforcer la désignation et l'identification de la population en multipliant les éclairages négatifs sur elle (drogue en particulier). Cette action suscite une réflexion autour de l'importance de l'image associée à ce type de quartiers. La peur joue un rôle majeur dans les stratégies d'action publique au détriment d'une prise en compte de la situation réelle (Jacquemin, 2005). Le traitement social accélère paradoxalement la déstabilisation des relations sociales (fig. 1). Les bidonvilles de Pedreira dos Húngaros n'étaient pas dans une situation pire que d'autres bidonvilles. S'ils étaient moins dangereux c'est parce que les médias parlaient moins d'eux. Zeneidi (2002) montre aussi que ce sont les médias qui fabriquent le prototype du SDF, décident du mode d'assistance approprié (l'urgence) et, empêchant toute politique à long terme, finissent par créer les conditions de sa misère, les lieux de son enfermement : la rue, et encore, pas n'importe quelle rue.

Costa Pinto (2000) voit cependant émerger de nouvelles structurations prometteuses dans les quartiers de relogement. Il est logique qu'une majorité d'habitants s'y sente bien après tant d'années passées dans des baraques souvent insalubres. Mais cette fierté d'habiter dans des quartiers encore neufs va-t-elle perdurer ? On a vu en France que des sentiments très positifs évoluent avec le temps et la diversification des trajectoires socio-spatiales.

Cette instrumentalisation de la peur a des motivations commerciales. En conséquence, il faut produire une contre-icône après la démolition du bidonville : les publicités pour les premières réalisations pour classes moyennes à l'entrée nord-est du site présentent un monde complètement différent (fig. 6) : le coucher de soleil sur le Tage est valorisé, le lieu est renommé Miraflores. Le succès commercial de ce toponyme antérieur à l'urbanisation (fig. 3) explique sa diffusion : depuis le vallon de la Ribeira de Algés, il gagne les pentes de la colline en direction de Linda-a-Velha (années 1970 et 1980). Il y remplace les toponymes moins valorisants de Quinta da Formiga¹² et Cabanas dos Barrinhos. Il s'étend maintenant vers le Sud en recouvrant Pedreira dos Húngaros. Sur la carte de la figure 6, le sigle de l'opération est positionné sur le site de l'ancien bidonville : après avoir créé la peur, il s'agit bien de l'effacer. Mais on reste dans la construction ethnique : les enfants sont blonds.

Figure n° 6 - De Pedreira dos Húngaros à Miraflores : une icône chasse l'autre.



Les processus de construction de ces images effrayantes comme l'évaluation de l'efficacité d'images plus sécurisantes doivent donc être questionnés. On substitue la stigmatisation par la peur à l'ignorance volontaire (politique des années 1960-1990). Dès l'origine, des experts (Guerra, 1994 ; 1997) dénonçaient sans succès ces modes de fonctionnement en contradiction avec une des missions majeures de la puissance publique : assurer la cohésion sociale. Pour réussir une action qu'on voulait limiter à ses aspects techniques, il fallait discréditer toute idée de débat. Cette manipulation des images est caricaturale : instrumentaliser la peur est assez rudimentaire. Mais les considérations commerciales priment sur la cohésion sociale au point de ne pas hésiter à susciter des mécanismes au contrôle incertain si ce n'est par un confinement dans des quartiers mal desservis. « En se conformant à des modèles éprouvés ailleurs (et souvent en échec), on invente de nouvelles ségrégations alors que le bidonville, sans être considéré comme un idéal, organisait une forme de mixité et engendrait aussi de la densité et de l'urbanité dans des espaces certes marginaux mais finalement en continuité morphologique avec la ville elle-même. » (Tesson, 2005).

¹² Ferme de la fourmi mais analogie possible avec formigar, démanger et grouiller, ou formigão, béton.

Lisbonne n'est pas une exception (Madoré, 2004) mais cette ville se distingue par la rapidité et la brutalité de la mutation des mécanismes de ségrégation.

Enfin, évitons de limiter l'analyse à la mise en valeur de la performance, même si c'est un des objectifs majeurs de ce texte. Ce serait s'aveugler derrière la construction d'un monument théorique sans intérêt, de l'art pour l'art, une solution technique supplémentaire qui laisserait de côté les enjeux majeurs. Cette synthèse rapide d'une étude plus vaste ne montre pas le détail de l'investigation et, en particulier, illustre mal le propos théorique. Mais l'adoption d'une analyse discursive ne signifie pas l'abandon de toute préoccupation sociale ou politique. En effet, il faut bien comprendre que l'appropriation d'espaces convoités qui motive le processus rend indispensable la création d'espaces de relégation pour loger ces populations expulsées mais surtout pour valoriser par contraste les lieux dont on a réussi la reconquête et la pacification plus ou moins fictive.

Bibliographie.

AGIER M., 1999, *L'invention de la ville. Banlieue, townships, invasions et favelas*. Paris, Editions des Archives Contemporaines, 176 p.

AUSTIN L., 1991, *Quand dire, c'est faire*, Paris, 1970, réed. Le Seuil, coll. Points.

BARATA SALGUEIRO T., 1977, Bairros Clandestinos na Periferia de Lisboa. Lisboa, *Finisterra*, C.E.G., n° 23, vol. XII, p. 28-55.

BARATA SALGUEIRO T. (coord.), 1997, *Internacionalização, reestruturação económica e produção de novas marginalidades na região de Lisboa*. Lisboa, DGOTDU/JNICT, Projecto 6/94 no Domínio do Ordenamento e do Desenvolvimento Urbano, Relatório final, 196 p.

BARREIROS MATEUS J., 2001, Planeamento e gestão da habitação. O subsistema cooperativa. In *Actas do seminário Território e Administração. Gestão de Grandes Areas Urbanas*. Fevereiro de 2000, Lisboa, CEGPR/ CEG/ LNEC/ CESUR, pp. 303-306.

BECKER H.S., 1963, *Outsiders. Etude de la sociologie de la déviance*, Paris, ed. Métailé.

BROWN M.P., 2000, *Closet Space. Geographies of metaphor from the body to the globe*. Londres, Routledge, 170 p.

BUTLER J., 1990, *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*, Londres, Routledge

BUTLER J., 1997, *Excitable Speech : a Politics of the Performative*, Londres, Routledge

CHAUVIRÉ C., 2004, *Le moment anthropologique de Wittgenstein*, Paris, Kimé, p. 43-44.

CHIGNIER-RIBOULON F., 2000, La banlieue, entre culture populaire de l'honneur et sentiment de marginalisation. *Géographie et cultures*, n° 33, pp. 71-88.

- COSTA PINTO T., GONÇALVES A., 2000, Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e insegurança (1a parte). Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n° 1, pp. 101-111.
- COSTA PINTO T., GONÇALVES A., 2001, Os bairros sociais vistos por si mesmos. Imagens, conflitualidades e insegurança (2a parte). Lisboa, *Cidades. Comunidades e Territórios*, n° 3, pp. 111-131.
- CROZAT D., 1998, Vers la fin des bidonvilles à Lisbonne, *Finisterra*, n° 64, pp. 71-96.
- CROZAT D., 2004, Les contextes socio-territoriaux de la vie culturelle et de ses événements, Bulletin de l'Association des géographes français – *Géographies*, n° 2-2004, pp. 242-255.
- CROZAT D., 2005, Un bilan critique des politiques d'éradication des bidonvilles à Lisbonne, in Crozat D., Viala L. et Volle J.-P., *Vivre au Sud. Actes du colloque Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries (Montpellier, 18-19 novembre 2005)*, à paraître printemps 2005.
- DAVEAU S., 1989, *Geografia de Portugal, III. O Povo Português*. Lisboa, Ed. João Sá Da Costa Lda, 1a ed.
- DEBARBIEUX B., 1992, Imagination et imaginaire géographique, in Bailly, A., Ferras, R. et Pumain, D. (dir.) *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp. 893-906.
- DE CERTEAU M., *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1980, réed. 1990.
- DELEUZE G. et GUATTARI F., 1980, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Paris, ed. de Minuit, 645 p.
- DELEUZE G., PARNET C., 1996, *Dialogues*. Paris, Flammarion, coll. Champs, 189 p.
- DE MATOS F.L., 1990, A construção clandestina em Vila Nova de Gaia- o caso dos bairros do Picão e da Madalena Nascente. *Revista da Faculdade de Letras-Geografia*, Porto, vol. VI, pp. 149-280.
- DERRIDA J., 1972, *La dissémination*. Paris, Le Seuil, 410 p.
- DI MEO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*. Nathan, Coll. Fac, 320 p.
- DOEL M., 1999, *Poststructuralist Geographies. The Diabolical Art of Spatial Science*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 229 p.
- DUBAR C., 1995, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2e ed., 228 p.
- DUBOIS C., 1989, *Apaches, voyous et gonzes poilus, le milieu parisien du début du siècle aux années 60*, Paris, Pangramme, 140 p.
- ERIKSON E.H., 1972, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, ed. originale anglaise 1968.
- FERRAND-BECHMANN D., 1992, *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat. Le cas de sept pays*, Paris, L'Harmattan.
- FERREIRA A.F., 1988, Política(s) de habitação em Portugal. *Sociedade et território*, n° 6, pp. 54-62.
- FIRMINO DA COSTA A., 1999, *Sociedade de bairro : dinâmicas sociais da identidade cultural*, Oeiras, Celta
- FOUCAULT M., 1975, *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard, 318 p.
- GOFFMAN E., 1979, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1, La Présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit, 251 p.

- GUERRA I., 1994, As pessoas não são coisas que se ponham em gavetas, *Sociedade e Território*, n° 20.
- GUERRA I. (coord.), 1997, *Diagnóstico sobre a implementação do programa PER nos municípios das Áreas Metropolitanas de Lisboa e Porto. Estudos*, Agosto 99, Lisbonne, INH (Instituto Nacional de Habitação), 154 p.
- JACQUEMIN H., 2005, Les risques en quartier «sensible»: des mythes médiatiques aux réalités quotidiennes. L'exemple des Aubiers à Bordeaux, *Mappemonde*, n° 77 (1-2005), <en ligne> <http://mappemonde.mgm.fr/num5/articles/art05107.html> (consultation le 22 avril 2005)
- JUSTINO D., DE CASTRO R. (coord.), 1997, *10 anos de habitação. 1986-1996*. Oeiras, Camara Municipal de Oeiras, 188 p.
- LE GUEDARD G., 1996, *Rochina, la fureur de construire- de l'alternative en construction et assainissement*. TPFE, Ecole d'architecture et de paysage, Bordeaux-Talence.
- LORIMER H., 2005, Cultural geography : the busyness of being « more than representational », *Progress in Human Geography*, 29, 1, pp. 83-94
- LUSSAULT M., 1993, *Images de la ville et politique urbaine*, Tours, Maison des sciences de la ville.
- LUSSAULT M., 1998, Un monde parfait : des dimensions utopiques du projet urbanistique contemporain. In Eveno, E. (dir.) *Utopies urbaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 151-176
- LUSSAULT M., 2000, Action(s)! in Lévy, J., Lussault, M. (dir.) *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies* à Cerisy. Mappemonde/Belin, p. 11-36
- LUSSAULT M., 2003, Image. In Lévy, J. et Lussault, M. (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 485-89.
- MACHADO P., 2000, *Penser le relogement d'un bidonville. Pedreira dos Húngaros*. TPFE, Ecole d'architecture et de paysage, Bordeaux-Talence.
- MADORÉ F., 2004, *Ségrégation sociale et habitat*, coll. "Géographie sociale", éd. Presses Universitaires de Rennes, 251 p.
- MALHEIROS J.M., 1998, Minorias étnicas e segregação nas cidades- uma aproximação ao caso de Lisboa, no contexto da Europa Méditerranânica, *Finisterra*, n° 66, pp. 91-118.
- MERTON R.K., 1965, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, (1958), Paris, Plon.
- MONDADA L., 2003, Entrée « Performativité », in Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 704
- NASH C., 2000, Performativity in practice : some recent work in cultural geography, *Progress in Human Geography*, 24, 4 (2000), pp. 653-664
- PERROT M., 1991, La ville et ses faubourgs au XIXème siècle. in *Citoyenneté et urbanité*. Collectif, Ed. Esprit, collection société, p. 65-83.
- PILE S., THRIFT N. (eds), 1995, *Mapping the subject: geographies of cultural transformation*. Londres, Routledge.
- SÖDERSTRÖM O., 2000, *Des images pour agir, le visuel en urbanisme*. Lausanne, Payot
- STASZACK J.-F., 1999, Détruire Détroit. La crise urbaine comme produit culturel. *Annales de géographie*, n°607, mai-juin 1999, pp. 277-299.

TESSON F., 2005, Chercheurs méditerranéens sur la ville méditerranéenne : de nouveaux regards sur la ville ? in Crozat, D., Viala, L. et Volle, J.-P., *Vivre au Sud. Actes du colloque Mutations des villes méditerranéennes européennes et de leurs périphéries (Montpellier, 18-19 novembre 2005)*, à paraître printemps 2005.

THRIFT N., 1996, *Spatial formations*. Londres, Sages.

THRIFT N.J., 1999, Steps to an ecology of place. In Massey, D., Allen, J. and Sarre, P. (eds) *Human geography today*, Cambridge, Polity Press, pp. 295-322.

WALBY S., 1990, *Theorizing Patriarchy*. Oxford/Cambridge, Blackwell, 229 p.

WHITE P., 2002, Migration and Mediterranean Societies : policy contexte and concerns, in Fonseca, M.L ; Malheiros, J. ; Riba-Mateos, N. ; White, P. ; Esteves, A. (eds), *Immigration and place in Mediterranean metropolises*, Lisbonne, Luso-American Foundation, pp. 13-29.

ZENEIDI-HENRY D., 2002, *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal, 2002, 288 p.

Sources utilisées.

Bureau d'études du concelho, Divisão de habitação, 1982, Monografia da Pedreira dos Húngaros, Oeiras, Câmara Municipal de Oeiras

Bureau d'études du concelho, Divisão de habitação, 1990, Programas de habitação Social, Fichas técnicas, Oeiras, Divisão de habitação, Câmara Municipal de Oeiras

Bureau d'études du concelho, Divisão de habitação, 1993, Habitação social no Concelho de Oeiras, Oeiras, Câmara Municipal de Oeiras

Bureau d'études du concelho, Divisão de habitação, 1996, Pedreira dos Húngaros. Plano Especial de Realojamento. Fases do processo de realojamento. 1997-1999. Oeiras, Câmara Municipal de Oeiras.

Bureau d'études du concelho, Divisão de habitação, 1998, Contrato de desenvolvimento de habitações, Oeiras, Câmara Municipal de Oeiras

Divers documents de la Mairie de Oeiras (Divisão de habitação pour la plupart)

Photothèque du site de la Câmara Municipal d'Oeiras, consultée le 25 juin 2004. <en ligne>
http://www.cm-oeiras.pt/Fototeca/Ortos/FotoOrtos_43.htm.

Hermétothèque de la presse lisboète, Bairro Alto, Lisbonne

Aerogúia Lisboa e área metropolitana, Lisboa, publicações Dom Quixote, geoplaneta, 2000, planche F- 13.